

Eugène Ionesco: La Leçon

PERSONNAGES

LE PROFESSEUR, 50 à 60 ans : MARCEL CUVELIER.

LA JEUNE ÉLÈVE, 18 ans : ROSETTE ZUCHELLI.

LA BONNE, 45 à 50 ans : CLAUDE MANSARD.

La Leçon a été représentée pour la première fois au théâtre de Poche le 20 février 1951.

La mise en scène était de Marcel Cuvelier.

DÉCOR

Le cabinet de travail, servant aussi de salle à manger, du vieux professeur.

A gauche de la scène, une porte donnant dans les escaliers de l'immeuble ; au fond, à droite de la scène, une autre porte menant à un couloir de l'appartement.

Au fond, un peu sur la gauche, une fenêtre, pas très grande, avec des rideaux simples ; sur le bord extérieur de la fenêtre, des pots de fleurs banales.

On doit apercevoir, dans le lointain, des maisons basses, aux toits rouges : la petite ville. Le ciel est bleu-gris. Sur la droite, un buffet rustique. La table sert aussi de bureau : elle se trouve au milieu de la pièce. Trois chaises autour de la table, deux autres des deux côtés de la fenêtre, tapisserie claire, quelques rayons avec des livres.

Au lever du rideau, la scène est vide, elle le restera assez longtemps. Puis on entend la sonnette de la porte d'entrée. On entend la :

VOIX DE LA BONNE, *en coulisse.*

Oui. Tout de suite.

Précédant la bonne elle-même, qui, après avoir descendu, en courant, des marches, apparaît. Elle est forte ; elle a de 45 à 50 ans, rougeaude, coiffe paysanne.

LA BONNE *entre en coup de vent, fait claquer derrière elle la porte de droite, s'essuie les mains sur son tablier, tout en courant vers la porte de gauche, cependant qu'on entend un deuxième coup de sonnette. Patience. J'arrive. (Elle ouvre la porte. Apparaît la jeune élève, âgée de 18 ans. Tablier gris, petit col blanc, serviette sous le bras.)* Bonjour, mademoiselle.

L'ÉLÈVE

Bonjour, madame. Le Professeur est à la maison ?

LA BONNE

C'est pour la leçon ?

L'ÉLÈVE

Oui, madame.

LA BONNE

Il vous attend. Asseyez-vous un instant, je vais le prévenir.

L'ÉLÈVE

Merci, madame.

Elle s'assied près de la table, face au public ; à sa

gauche, la porte d'entrée ; elle tourne le dos à l'autre porte par laquelle, toujours se dépêchant, sort la Bonne, qui appelle :

LA BONNE

Monsieur, descendez, s'il vous plaît. Votre élève est arrivée.

VOIX DU PROFESSEUR ¹, *plutôt fluette.*

Merci. Je descends... dans deux minutes...

La Bonne est sortie ; l'Élève, tirant sous elle ses jambes, sa serviette sur ses genoux, attend, gentiment ; un petit regard ou deux dans la pièce, sur les meubles, au plafond aussi ; puis elle tire de sa serviette un cahier, qu'elle feuillette, puis s'arrête plus longtemps sur une page, comme pour répéter la leçon, comme pour jeter un dernier coup d'œil sur ses devoirs. Elle a l'air d'une fille polie, bien élevée, mais bien vivante, gaie, dynamique ; un sourire frais sur les lèvres ; au cours du drame qui va se jouer, elle ralentira progressivement le rythme vif de ses mouvements, de son allure, elle devra se refouler ; de gaie et souriante, elle deviendra progressivement triste, morose ; très vivante au début, elle sera de plus en plus fatiguée, somnolente ; vers la fin du drame sa figure devra exprimer nettement une dépression nerveuse ; sa façon de parler s'en ressentira, sa langue se fera pâteuse, les mots reviendront difficilement dans sa mémoire et sortiront, tout aussi difficilement, de sa bouche ; elle aura l'air vaguement paralysée, début d'aphasie ; volontaire au début, jusqu'à en paraître agressive, elle se fera de plus en plus passive, jusqu'à ne plus être

qu'un objet mou et inerte, semblant inanimée, entre les mains du Professeur; si bien que lorsque celui-ci en sera arrivé à accomplir le geste final, l'Élève ne réagira plus; insensibilisée, elle n'aura plus de réflexes; seuls ses yeux, dans une figure immobile, exprimeront un étonnement et une frayeur indicibles; le passage d'un comportement à l'autre devra se faire, bien entendu, insensiblement.

Le Professeur entre. C'est un petit vieux à barbiche blanche ; il a des lorgnons, une calotte noire, il porte une longue blouse noire de maître d'école, pantalons et souliers noirs, faux col blanc, cravate noire. Excessivement poli, très timide, voix assourdie par la timidité, très correct, très professeur. Il se frotte tout le temps les mains' ; de temps à autre, une lueur lubrique dans les yeux, vite réprimée.

Au cours du drame, sa timidité disparaîtra progressivement, insensiblement ; les lueurs lubriques de ses yeux finiront par devenir une flamme dévorante, ininterrompue ; d'apparence plus qu'inoctensive au début de l'action, le Professeur deviendra de plus en plus sûr de lui, nerveux, agressif, dominateur, jusqu'à se jouer comme il lui plaira de son élève, devenue, entre ses mains, une pauvre chose. Évidemment la voix du Professeur devra elle aussi devenir, de maigre et fluette, de plus en plus forte, et, à la fin, extrêmement puissante, éclatante, clairon sonore, tandis que la voix de l'Élève se fera presque inaudible, de très claire et bien timbrée qu'elle aura été au début du drame. Dans les premières scènes, le Professeur bêgaiera, très légèrement, peut-être.

LE PROFESSEUR

Bonjour, mademoiselle... C'est vous, c'est bien vous, n'est-ce pas, la nouvelle élève ?

L'ÉLÈVE *se retourne vivement, l'air très dégagée, jeune fille du monde ; elle se lève, s'avance vers le Professeur, lui tend la main.*

Oui, monsieur. Bonjour, monsieur. Vous voyez, je suis venue à l'heure. Je n'ai pas voulu être en retard.

LE PROFESSEUR

C'est bien, mademoiselle. Merci, mais il ne fallait pas vous presser. Je ne sais comment m'excuser de vous avoir fait attendre... Je finissais justement... n'est-ce pas, de... Je m'excuse... Vous m'excuserez...

L'ÉLÈVE

Il ne faut pas, monsieur. Il n'y a aucun mal, monsieur.

LE PROFESSEUR

Mes excuses'... Vous avez eu de la peine à trouver la maison ?

L'ÉLÈVE

Du tout... Pas du tout. Et puis j'ai demandé. Tout le monde vous connaît ici.

LE PROFESSEUR

Il y a trente ans que j'habite la ville. Vous n'y êtes pas depuis longtemps ! Comment la trouvez-vous ?

L'ÉLÈVE

Elle ne me déplaît nullement. C'est une jolie ville, agréable, un joli parc, un pensionnat, un évêque, de beaux magasins, des rues, des avenues²...

LE PROFESSEUR

C'est vrai, mademoiselle. Pourtant j'aimerais autant vivre autre part. A Paris, ou au moins à Bordeaux.

L'ÉLÈVE Vous aimez Bordeaux ?

LE PROFESSEUR

Je ne sais pas. Je ne connais pas.

L'ÉLÈVE Alors vous connaissez Paris ?

LE PROFESSEUR

Non plus, mademoiselle, mais, si vous me le permettez, pourriez-vous me dire, Paris, c'est le chef-lieu de... mademoiselle ?

L'ÉLÈVE *cherche un instant, puis, heureuse de savoir.*

Paris, c'est le chef-lieu¹ de... la France ?

LE PROFESSEUR

Mais oui, mademoiselle, bravo, mais c'est très bien, c'est parfait. Mes félicitations. Vous connaissez votre géographie nationale sur le bout des ongles Vos chefs-lieux.

L'ÉLÈVE

Oh ! je ne les connais pas tous encore, monsieur, ce n'est pas si facile que ça, j'ai du mal à les apprendre.

LE PROFESSEUR

Oh, ça viendra... Du courage... mademoiselle... Je m'excuse... de la patience... doucement, doucement...

Vous verrez, ça viendra... Il fait beau aujourd'hui... ou plutôt pas tellement... Oh ! si quand même. Enfin, il ne fait pas trop mauvais, c'est le principal... Euh... euh... Il ne pleut pas, il ne neige pas non plus.

L'ÉLÈVE

Ce serait bien étonnant, car nous sommes en été.

LE PROFESSEUR

Je m'excuse, mademoiselle, j'allais vous le dire... mais vous apprendrez que l'on peut s'attendre à tout.

L'ÉLÈVE

Évidemment, monsieur.

LE PROFESSEUR

Nous ne pouvons être sûrs de rien, mademoiselle, en ce monde.

L'ÉLÈVE

La neige tombe l'hiver. L'hiver, c'est une des quatre saisons. Les trois autres sont... euh... le prin...

LE PROFESSEUR

Oui ?

L'ÉLÈVE

... temps, et puis l'été... et... euh...

LE PROFESSEUR

Ça commence comme automobile, mademoiselle.

L'ÉLÈVE

Ah, oui, l'automne...

LE PROFESSEUR

C'est bien cela, mademoiselle, très bien répondu, c'est parfait. Je suis convaincu que vous serez une bonne élève. Vous ferez des progrès. Vous êtes intelligente,

vous me paraissez instruite, bonne mémoire.

L'ÉLÈVE

Je connais mes saisons, n'est-ce pas, monsieur ?

LE PROFESSEUR

Mais oui, mademoiselle... ou presque. Mais ça viendra. De toute façon, c'est déjà bien. Vous arriverez à les connaître, toutes vos saisons, les yeux fermés. Comme moi.

L'ÉLÈVE

C'est difficile.

Oh, non. Il suffit d'un petit effort, de la bonne volonté, mademoiselle. Vous verrez. Ça viendra, soyez-en sûre.

L'ÉLÈVE

Oh, je voudrais bien, monsieur. J'ai une telle soif de m'instruire. Mes parents aussi désirent que j'approfondisse mes connaissances. Ils veulent que je me spécialise. Ils pensent qu'une simple culture générale, même si elle est solide, ne suffit plus, à notre époque.

LE PROFESSEUR

Vos parents, mademoiselle, ont parfaitement raison. Vous devez pousser vos études. Je m'excuse de vous le dire, mais c'est une chose nécessaire. La vie contemporaine est devenue très complexe.

L'ÉLÈVE

Et tellement compliquée... Mes parents sont assez fortunés, j'ai de la chance. Ils pourront m'aider à travailler, à faire des études très supérieures.

LE PROFESSEUR

Et vous voudriez vous présenter...

L'ÉLÈVE

Le plus tôt possible, au premier concours de doctorat. C'est dans trois semaines.

LE PROFESSEUR

Vous avez déjà votre baccalauréat, si vous me permettez de vous poser la question.

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur, j'ai mon bachot sciences, et mon bachot lettres.

LE PROFESSEUR

Oh, mais vous êtes très avancée, même trop avancée pour votre âge. Et quel doctorat voulez-vous passer ? Sciences matérielles ou philosophie normale ?

L'ÉLÈVE

Mes parents voudraient bien, si vous croyez que cela est possible en si peu de temps, ils voudraient bien que je passe mon doctorat total.

LE PROFESSEUR

Le doctorat total ?... Vous avez beaucoup de courage, mademoiselle, je vous félicite sincèrement. Nous tâcherons, mademoiselle, de faire de notre mieux. D'ailleurs, vous êtes déjà assez savante. A un si jeune âge.

L'ÉLÈVE

Oh, monsieur.

LE PROFESSEUR

Alors, si vous voulez bien me permettre, mes excuses,

je vous dirais qu'il faut se mettre au travail. Nous n'avons guère de temps à perdre.

L'ÉLÈVE

Mais au contraire, monsieur, je le veux bien. Et même je vous en prie.

LE PROFESSEUR

Puis-je donc vous demander de vous asseoir... là... Voulez-vous me permettre, mademoiselle, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, de m'asseoir en face de vous ?

L'ÉLÈVE

Certainement, monsieur. Je vous en prie.

LE PROFESSEUR

Merci bien, mademoiselle. (*Ils s'assoient l'un en face de l'autre, à table, de profil à la salle.*) Voilà. Vous avez vos livres, vos cahiers ?

L'ÉLÈVE, *sortant des cahiers et des livres de sa serviette.*

Oui, monsieur. Bien sûr, j'ai là tout ce qu'il faut.

LE PROFESSEUR

Parfait, mademoiselle. C'est parfait. Alors, si cela ne vous ennuie pas... pouvons-nous commencer ?

L'ÉLÈVE

Mais oui, monsieur, je suis à votre disposition, monsieur.

LE PROFESSEUR

À ma disposition ?... (*Lueur dans les yeux vite éteinte, un geste, qu'il réprime.*) Oh, mademoiselle, c'est moi qui suis à votre disposition. Je ne suis que votre serviteur.

L'ÉLÈVE

Oh, monsieur...

LE PROFESSEUR

Si vous voulez bien... alors... nous... nous... je... je commencerai par faire un examen sommaire de vos connaissances passées et présentes, afin de pouvoir en dégager la voie future... Bon. Où en est votre perception de la pluralité ?

L'ÉLÈVE

Elle est assez vague... confuse.

LE PROFESSEUR Bon. Nous allons voir ça.

Il se frotte les mains. La Bonne entre, ce qui a l'air d'irriter le Professeur ; elle se dirige vers le buffet, y cherche quelque chose, s'attarde.

LE PROFESSEUR

Voyons, mademoiselle, voulez-vous que nous fassions un peu d'arithmétique, si vous voulez bien...

L'ÉLÈVE

Mais oui, monsieur. Certainement, je ne demande que ça.

LE PROFESSEUR

C'est une science assez nouvelle, une science moderne ; à proprement parler, c'est plutôt une méthode qu'une science... C'est aussi une thérapeutique. (*À la Bonne.*) Marie, est-ce que vous avez fini ?

LA BONNE

Oui, monsieur, j'ai trouvé l'assiette. Je m'en vais...

LE PROFESSEUR

Dépêchez-vous. Allez à votre cuisine, s'il vous plaît.

LA BONNE

Oui, monsieur. J'y vais.

Fausse sortie de la Bonne.

LA BONNE

Excusez-moi, monsieur, faites attention, je vous recommande le calme.

LE PROFESSEUR

Vous êtes ridicule, Marie, voyons. Ne vous inquiétez pas.

LA BONNE

On dit toujours ça.

LE PROFESSEUR

Je n'admets pas vos insinuations. Je sais parfaitement comment me conduire. Je suis assez vieux pour cela.

LA BONNE

Justement, monsieur. Vous feriez mieux de ne pas commencer par l'arithmétique avec mademoiselle. L'arithmétique ça fatigue, ça énerve.

LE PROFESSEUR

Plus à mon âge. Et puis de quoi vous mêlez-vous ? C'est mon affaire. Et je la connais. Votre place n'est pas ici.

LA BONNE

C'est bien, monsieur. Vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti.

LE PROFESSEUR

Marie, je n'ai que faire de vos conseils.

LA BONNE

C'est comme monsieur veut.

Elle sort.

LE PROFESSEUR

Excusez-moi, mademoiselle, pour cette sottise interruption. Excusez cette femme... Elle a toujours peur que je me fatigue. Elle craint pour ma santé

L'ÉLÈVE

Oh, c'est tout excusé, monsieur. Ça prouve qu'elle vous est dévouée. Elle vous aime bien. C'est rare, les bons domestiques.

LE PROFESSEUR

Elle exagère. Sa peur est stupide. Revenons à nos moutons arithmétiques.

L'ÉLÈVE

Je vous suis, monsieur.

LE PROFESSEUR, *spirituel*. Tout en restant assise !

L'ÉLÈVE, *appréciant le mot d'esprit*.

Comme vous, monsieur.

LE PROFESSEUR

Bon. Arithmétisons donc un peu.

L'ÉLÈVE

Oui, très volontiers, monsieur.

LE PROFESSEUR

Cela ne vous ennuerait pas de me dire...

L'ÉLÈVE

Du tout, monsieur, allez-y.

LE PROFESSEUR

Combien font un et un ?

L'ÉLÈVE

Un et un font deux.

LE PROFESSEUR, *émerveillé par le savoir de l'Élève*.

Oh, mais c'est très bien. Vous me paraissez très avancée dans vos études. Vous aurez facilement votre doctorat total, mademoiselle.

L'ÉLÈVE

Je suis bien contente. D'autant plus que c'est vous qui le dites.

LE PROFESSEUR

Poussons plus loin : combien font deux et un ?

L'ÉLÈVE

Trois.

LE PROFESSEUR

Trois et un ?

L'ÉLÈVE

Quatre.

LE PROFESSEUR

Quatre et un ?

L'ÉLÈVE

Cinq.

LE PROFESSEUR

Cinq et un ?

L'ÉLÈVE

Six

LE PROFESSEUR

Six et un ?

L'ÉLÈVE

Sept.

LE PROFESSEUR

Sept et un ?

L'ÉLÈVE

Huit.

LE PROFESSEUR

Sept et un ?

L'ÉLÈVE

Huit... bis.

LE PROFESSEUR

Très bonne réponse. Sept et un ?

L'ÉLÈVE

Huit *ter*.

LE PROFESSEUR

Parfait. Excellent. Sept et un ?

L'ÉLÈVE

Huit *quater*. Et parfois neuf ?

LE PROFESSEUR

Magnifique ! Vous êtes magnifique ! Vous êtes exquisite. Je vous félicite chaleureusement, mademoiselle. Ce n'est pas la peine de continuer. Pour l'addi-

tion, vous êtes magistrale. Voyons la soustraction. Dites-moi, seulement, si vous n'êtes pas épuisée, combien font quatre moins trois ?

L'ÉLÈVE

Quatre moins trois ?... Quatre moins trois ?

LE PROFESSEUR

Oui. Je veux dire : retirez trois de quatre

L'ÉLÈVE

Ça fait... sept ?

LE PROFESSEUR

Je m'excuse d'être obligé de vous contredire. Quatre moins trois ne font pas sept. Vous confondez : quatre plus trois font sept, quatre moins trois ne font pas sept... Il ne s'agit plus d'additionner, il faut soustraire maintenant.

L'ÉLÈVE *s'efforce de comprendre.*

Oui... oui...

LE PROFESSEUR

Quatre moins trois font... Combien ?... Combien ?

L'ÉLÈVE

Quatre ?

LE PROFESSEUR

Non, mademoiselle, ce n'est pas ça.

L'ÉLÈVE

Trois, alors.

LE PROFESSEUR

Non plus, mademoiselle... Pardon, je dois le dire. Ça ne fait pas ça... mes excuses.

L'ÉLÈVE

Quatre moins trois... Quatre moins trois... Quatre moins trois ?... Ça ne fait tout de même pas dix ?

LE PROFESSEUR

Oh, certainement pas, mademoiselle. Mais il ne s'agit pas de deviner, il faut raisonner. Tâchons de le déduire ensemble. Voulez-vous compter ?

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur. Un..., deux... euh...

LE PROFESSEUR

Vous savez bien compter ? Jusqu'à combien savez-vous compter ?

L'ÉLÈVE

Je puis compter... à l'infini.

LE PROFESSEUR

Cela n'est pas possible, mademoiselle.

L'ÉLÈVE

Alors, mettons jusqu'à seize.

LE PROFESSEUR

Cela suffit. Il faut savoir se limiter. Comptez donc, s'il vous plaît, je vous en prie.

L'ÉLÈVE

Un..., deux..., et puis après deux, il y a trois... quatre...

LE PROFESSEUR

Arrêtez-vous, mademoiselle. Quel nombre est plus grand ? Trois ou quatre ?

L'ÉLÈVE

Euh... trois ou quatre ? Quel est le plus grand ? Le plus grand de trois ou quatre ? Dans quel sens le plus

grand ?

LE PROFESSEUR

Il y a des nombres plus petits et d'autres plus grands. Dans les nombres plus grands il y a plus d'unités que dans les petits...

L'ÉLÈVE

... Que dans les petits nombres ?

LE PROFESSEUR

À moins que les petits aient des unités plus petites. Si elles sont toutes petites, il se peut qu'il y ait plus d'unités dans les petits nombres que dans les grands... s'il s'agit d'autres unités...

L'ÉLÈVE

Dans ce cas, les petits nombres peuvent être plus grands que les grands nombres ?

LE PROFESSEUR

C'est ça, mademoiselle, parfait. Vous m'avez très bien compris.

LE PROFESSEUR

Laissons cela. Ça nous mènerait beaucoup trop loin : sachez seulement qu'il n'y a pas que des nombres... il y a aussi des grandeurs, des sommes, il y a des groupes, il y a des tas, des tas de choses telles que les prunes, les wagons, les oies, les pépins, etc. ¹. Supposons simplement, pour faciliter notre travail, que nous n'avons que des nombres égaux, les plus grands seront ceux qui auront le plus d'unités égales.

L'ÉLÈVE

Celui qui en aura le plus sera le plus grand ? Ah, je comprends, monsieur, vous identifiez la qualité à la quantité.

LE PROFESSEUR

Cela est trop théorique, mademoiselle, trop théorique. Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela. Prenons notre exemple et raisonnons sur ce cas précis. Laissons pour plus tard les conclusions générales. Nous avons le nombre quatre et le nombre trois, avec chacun un nombre toujours égal d'unités ; quel nombre sera le plus grand, le nombre plus petit ou le nombre plus grand ?

L'ÉLÈVE

Excusez-moi, monsieur... Qu'entendez-vous par le nombre le plus grand ? Est-ce celui qui est moins petit que l'autre ?

LE PROFESSEUR

C'est ça Mademoiselle, parfait. Vous m'avez très bien compris

L'ÉLÈVE

Alors, c'est quatre.

LE PROFESSEUR

Qu'est-ce qu'il est, le quatre ? Plus grand ou plus petit que trois ?

L'ÉLÈVE

Plus petit... non, plus grand.

LE PROFESSEUR

Excellente réponse.

Combien d'unités avez-vous de trois à quatre ? ... Ou

de quatre à trois, si vous préférez ?

L'ÉLÈVE

Il n'y a pas d'unités, monsieur, entre trois et quatre. Quatre vient tout de suite après trois ; il n'y a rien du tout entre trois et quatre !

LE PROFESSEUR

Je me suis mal fait comprendre. C'est sans doute ma faute. Je n'ai pas été assez clair.

L'ÉLÈVE

Non, monsieur, la faute est mienne.

LE PROFESSEUR

Tenez. Voici trois allumettes. En voici encore une, ça fait quatre. Regardez bien, vous en avez quatre, j'en retire une, combien vous en reste-t-il ?

On ne voit pas les allumettes, ni aucun des objets, d'ailleurs, dont il est question ; le Professeur se lèvera de table, écrira sur un tableau inexistant avec une craie inexistante, etc.

L'ÉLÈVE

Cinq. Si trois et un font quatre, quatre et un font cinq.

LE PROFESSEUR

Ce n'est pas ça. Ce n'est pas ça du tout. Vous avez toujours tendance à additionner. Mais il faut aussi soustraire. Il ne faut pas uniquement intégrer. Il faut aussi désintégrer. C'est ça la vie. C'est ça la philosophie. C'est ça la science. C'est ça le progrès, la civilisation.

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Revenons à nos allumettes. J'en ai donc quatre. Vous voyez, elles sont bien quatre. J'en retire une, il n'en reste plus que...

L'ÉLÈVE

Je ne sais pas, monsieur.

LE PROFESSEUR

Voyons, réfléchissez. Ce n'est pas facile, je l'admets. Pourtant, vous êtes assez cultivée pour pouvoir faire l'effort intellectuel demandé et parvenir à comprendre. Alors ?

L'ÉLÈVE

Je n'y arrive pas, monsieur. Je ne sais pas, monsieur.

LE PROFESSEUR

Prenons des exemples plus simples. Si vous aviez eu deux nez, et je vous en aurais arraché un... combien vous en resterait-il maintenant ?

L'ÉLÈVE

Aucun.

LE PROFESSEUR Comment aucun ?

L'ÉLÈVE

Oui, c'est justement parce que vous n'en avez arraché aucun, que j'en ai un maintenant. Si vous l'aviez arraché, je ne l'aurais plus.

LE PROFESSEUR

Vous n'avez pas compris mon exemple. Supposez que

vous n'avez qu'une seule oreille.

L'ÉLÈVE

Oui, après ?

LE PROFESSEUR

Je vous en ajoute une, combien en auriez-vous ?

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

Bon. Je vous en ajoute encore une. Combien en auriez-vous ?

L'ÉLÈVE

Trois oreilles.

LE PROFESSEUR

J'en enlève une... Il vous reste... combien d'oreilles ?

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

Bon. J'en enlève encore une, combien vous en reste-t-il ?

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

Non. Vous en avez deux, j'en prends une, je vous en mange une, combien vous en reste-t-il ?

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

J'en mange une... une.

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

Une

L'ÉLÈVE

Deux.

LE PROFESSEUR

Une !

L'ÉLÈVE

Deux !

LE PROFESSEUR

Une !!!

L'ÉLÈVE

Deux !!!

LE PROFESSEUR

Une !!!

L'ÉLÈVE

Deux !!!

LE PROFESSEUR

Une !!!

L'ÉLÈVE

Deux !!!

LE PROFESSEUR

Non. Non. Ce n'est pas ça. L'exemple n'est pas convaincant. Ecoutez-moi.

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Vous avez... vous avez... vous avez...

L'ÉLÈVE
Dix doigts !...

LE PROFESSEUR
Si vous voulez. Parfait. Bon. Vous avez donc dix doigts.

L'ÉLÈVE
Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR
Combien en auriez-vous, si vous en aviez cinq ?

L'ÉLÈVE
Dix, monsieur.

LE PROFESSEUR
Ce n'est pas ça !

L'ÉLÈVE
Si, monsieur.

LE PROFESSEUR
Je vous dis que non !

L'ÉLÈVE
Vous venez de me dire que j'en ai dix...

LE PROFESSEUR
Je vous ai dit aussi, tout de suite après, que vous en aviez cinq !

L'ÉLÈVE
Je n'en ai pas cinq, j'en ai dix !

LE PROFESSEUR
Dix doigts !...

Procédons autrement... Limitons-nous aux nombres de un à cinq, pour la soustraction... Attendez, mademoiselle, vous allez voir. Je vais vous faire comprendre. *(Le Professeur se met à écrire à un tableau noir imaginaire. Il l'approche de l'Élève, qui se retourne pour regarder.)* Voyez, mademoiselle. *(Il fait semblant de dessiner, au tableau noir, un bâton ; il fait semblant d'écrire au-dessous le chiffre 1; puis deux bâtons, sous lesquels il fait le chiffre 2, puis en dessous le chiffre 3, puis quatre bâtons au-dessous desquels il fait le chiffre 4.)* Vous voyez...

L'ÉLÈVE
Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR
Ce sont des bâtons, mademoiselle, des bâtons. Ici, c'est un bâton ; là ce sont deux bâtons ; là, trois bâtons, puis quatre bâtons, puis cinq bâtons. Un bâton, deux bâtons, trois bâtons, quatre et cinq bâtons, ce sont des nombres. Quand on compte des bâtons, chaque bâton est une unité, mademoiselle... Qu'est-ce que je viens de dire ?

L'ÉLÈVE
« Une unité, mademoiselle ! Qu'est-ce que je viens de dire ? »

LE PROFESSEUR
Ou des chiffres ! ou des nombres ! Un, deux, trois, quatre, cinq, ce sont des éléments de la numération, mademoiselle.

L'ÉLÈVE, hésitante.
Oui, monsieur. Des éléments, des chiffres, qui sont des bâtons, des unités et des nombres...

LE PROFESSEUR
À la fois... C'est-à-dire, en définitive, toute l'arithmétique elle-même est là.

L'ÉLÈVE
Oui, monsieur. Bien, monsieur. Merci, monsieur.

LE PROFESSEUR
Alors, comptez, si vous voulez, en vous servant de ces éléments... additionnez et soustrayez...

L'ÉLÈVE, comme pour imprimer dans sa mémoire.
Les bâtons sont bien des chiffres et les nombres, des unités ?

LE PROFESSEUR
Hum... si l'on peut dire. Et alors ?

L'ÉLÈVE
On peut soustraire deux unités de trois unités, mais peut-on soustraire deux deux de trois trois ? et deux chiffres de quatre nombres ? et trois nombres d'une unité ?

LE PROFESSEUR
Non, mademoiselle.

L'ÉLÈVE
Pourquoi, monsieur ?

LE PROFESSEUR
Parce que, mademoiselle.

L'ÉLÈVE
Parce que quoi, monsieur ? Puisque les uns sont bien les autres ?

LE PROFESSEUR
Il en est ainsi, mademoiselle. Ça ne s'explique pas. Ça se comprend par un raisonnement mathématique intérieur. On l'a ou on ne l'a pas.

L'ÉLÈVE
Tant pis !

LE PROFESSEUR
Écoutez-moi, mademoiselle, si vous n'arrivez pas à comprendre profondément ces principes, ces archétypes arithmétiques, vous n'arriverez jamais à faire correctement un travail de polytechnicien. Encore moins ne pourra-t-on vous charger d'un cours à l'École polytechnique... ni à la maternelle supérieure. Je reconnais que ce n'est pas facile, c'est très, très abstrait... évidemment... mais comment pourriez-vous arriver, avant d'avoir bien approfondi les éléments premiers, à calculer mentalement combien font, et ceci est la moindre des choses pour un ingénieur moyen — combien font, par exemple, trois milliards sept cent cinquante-cinq millions neuf cent quatre-vingt-dix-huit mille deux cent cinquante et un, multiplié par cinq milliards cent soixante-deux millions trois cent trois mille cinq cent huit ?

L'ÉLÈVE, très vite.
Ça fait dix-neuf quintillions trois cent quatre-vingt-dix quadrillions deux trillions huit cent quarante-quatre milliards deux cent dix-neuf millions cent soixante-quatre mille cinq cent huit ¹...

LE PROFESSEUR, étonné.
Non. Je ne pense pas. Ça doit faire dix-neuf

quintillions trois cent quatre-vingt-dix quadrillions deux trillions huit cent quarante-quatre milliards deux cent dix-neuf millions cent soixante-quatre mille cinq cent neuf...

L'ÉLÈVE ...

Non... cinq cent huit...

LE PROFESSEUR, *de plus en plus étonné, calcule mentalement.*

Oui... Vous avez raison... le produit est bien... (*Il bredouille inintelligiblement.*) ... quintillions, quadrillions, trillions, milliards, millions... (*Distinctement.*) ... cent soixante-quatre mille cinq cent huit... (*Stupéfait.*) Mais comment le savez-vous, si vous ne connaissez pas les principes du raisonnement arithmétique ?

L'ÉLÈVE

C'est simple. Ne pouvant me fier à mon raisonnement, j'ai appris par coeur tous les résultats possibles de toutes les multiplications possibles.

LE PROFESSEUR

C'est assez fort... Pourtant, vous me permettez de vous avouer que cela ne me satisfait pas, mademoiselle, et je ne vous féliciterai pas : en mathématiques et en arithmétique tout spécialement, ce qui compte — car en arithmétique il faut toujours compter — ce qui compte, c'est surtout de comprendre... C'est par un raisonnement mathématique, inductif et déductif à la fois ¹, que vous auriez dû trouver ce résultat — ainsi que tout autre résultat. Les mathématiques sont les ennemies acharnées de la mémoire, excellente par ailleurs, mais néfaste, arithmétiquement parlant !... Je ne suis donc pas content... ça ne va donc pas, mais pas du tout...

L'ÉLÈVE, *désolée.*

Non, monsieur.

LE PROFESSEUR

Laissons cela pour le moment. Passons à un autre genre d'exercice ²...

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LA BONNE, *entrant.* Hum, hum, monsieur...

LE PROFESSEUR, *qui n'entend pas.*

C'est dommage, mademoiselle, que vous soyez si peu avancée en mathématiques spéciales...

LA BONNE, *le tirant par la manche.*

Monsieur ! monsieur !

LE PROFESSEUR

Je crains que vous ne puissiez vous présenter au concours du doctorat total...

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur, dommage !

LE PROFESSEUR

Au moins si vous... (*À la Bonne.*) Mais laissez-moi, Marie... Voyons, de quoi vous mêlez-vous ? A la cuisine ! A votre vaisselle ! Allez ! Allez ! (*À l'Élève.*) Nous tâcherons de vous préparer pour le passage, au moins, du doctorat partiel...

LA BONNE

Monsieur !... Monsieur !...

Elle le tire par la manche.

LE PROFESSEUR, *à la Bonne.*

Mais lâchez-moi donc ! Lâchez-moi ! Qu'est-ce que ça veut dire ?... (*À l'Élève.*) Je dois donc vous enseigner, si vous tenez vraiment à vous présenter au doctorat partiel.

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

... Les éléments de la linguistique et de la philologie comparée...

LA BONNE

Non, monsieur, non !... Il ne faut pas !...

LE PROFESSEUR

Marie, vous exagérez !

LA BONNE

Monsieur, surtout pas de philologie, la philologie mène au pire...

L'ÉLÈVE, *étonnée.*

Au pire ? (*Souriant, un peu bête.*) En voilà une histoire !

LE PROFESSEUR, *à la Bonne.*

C'est trop fort ! Sortez !

LA BONNE

Bien, monsieur, bien. Mais vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti ! La philologie mène au pire !

LE PROFESSEUR Je suis majeur, Marie !

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LA BONNE

C'est comme vous voudrez !

Elle sort.

LE PROFESSEUR

Continuons, mademoiselle.

L'ÉLÈVE Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Je vais donc vous prier d'écouter avec la plus grande attention mon cours, tout préparé...

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

... Grâce auquel, en quinze minutes, vous pouvez acquérir les principes fondamentaux de la philologie linguistique et comparée des langues néo-espagnoles.

L'ÉLÈVE Oui, monsieur, oh !

Elle frappe dans ses mains.

LE PROFESSEUR, *avec autorité.*

Silence ! Que veut dire cela ?

L'ÉLÈVE Pardon, monsieur.

Lentement, elle remet ses mains sur la table.

LE PROFESSEUR

Silence ! (*Il se lève, se promène dans la chambre, les mains derrière le dos ; de temps en temps, il s'arrête, au milieu de la pièce ou auprès de l'Élève, et appuie ses paroles d'un geste de la main ; il péroré, sans trop charger ; l'Élève le suit du regard et a, parfois, certaine difficulté à le suivre car elle doit beaucoup tourner la tête ; une ou deux fois, pas plus, elle se retourne complètement.*) Ainsi donc, mademoiselle, l'espagnol est bien la langue mère d'où sont nées toutes les langues néo-espagnoles, dont l'espagnol, le latin, l'italien, notre français, le portugais, le roumain, le sarde ou sardanapale, l'espagnol et le néo-espagnol — et aussi, pour certains de ses aspects, le turc lui-même plus rapproché cependant du grec, ce qui est tout à fait logique, étant donné que la Turquie est voisine de la Grèce et la Grèce plus près de la Turquie que vous et moi : ceci n'est qu'une illustration de plus d'une loi linguistique très importante selon laquelle géographie et philologie sont soeurs jumelles... Vous pouvez prendre note, mademoiselle.

L'ÉLÈVE, *d'une voix éteinte*. Oui, monsieur !

LE PROFESSEUR

Ce qui distingue les langues néo-espagnoles entre elles et leurs idiomes des autres groupes linguistiques, tels que le groupe des langues autrichiennes et néo-autrichiennes ou habsbourgiques, aussi bien que des groupes espérantiste, helvétique, monégasque, suisse, andorrien, basque, pelote, aussi bien encore que des groupes des langues diplomatique et technique — ce qui les distingue, dis-je, c'est leur ressemblance frappante qui fait qu'on a bien du mal à les distinguer l'une de l'autre — je parle des langues néo-espagnoles entre elles, que l'on arrive à distinguer, cependant, grâce à leurs caractères distinctifs, preuves absolument indiscutables de l'extraordinaire ressemblance, qui rend indiscutable leur communauté d'origine, et qui, en même temps, les différencie profondément — par le maintien des traits distinctifs dont je viens de parler.

L'ÉLÈVE

Oooh ! ouuui, monsieur !

LE PROFESSEUR

Mais ne nous attardons pas dans les généralités...

L'ÉLÈVE, *regrettant, séduite*.

Oh, monsieur...

LE PROFESSEUR

Cela a l'air de vous intéresser. Tant mieux, tant mieux.

L'ÉLÈVE

Oh, oui, monsieur...

LE PROFESSEUR

Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Nous y reviendrons plus tard... à moins que ce ne soit plus du tout. Qui pourrait le dire ?

L'ÉLÈVE, *enchantée, malgré tout*. Oh, oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Toute langue, mademoiselle, sachez-le, souvenez-

vous-en jusqu'à l'heure de votre mort...

L'ÉLÈVE

Oh ! oui, monsieur, jusqu'à l'heure de ma mort... Oui, monsieur...

LE PROFESSEUR

... et ceci est encore un principe fondamental, toute langue n'est en somme qu'un langage, ce qui implique nécessairement qu'elle se compose de sons, ou...

L'ÉLÈVE

Phonèmes...

LE PROFESSEUR

J'allais vous le dire. N'étaiez donc pas votre savoir. Écoutez, plutôt.

L'ÉLÈVE

Bien, monsieur. Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Les sons, mademoiselle, doivent être saisis au vol par les ailes pour qu'ils ne tombent pas dans les oreilles des sourds. Par conséquent, lorsque vous vous décidez d'articuler, il est recommandé, dans la mesure du possible, de lever très haut le cou et le menton, de vous élever sur la pointe des pieds, tenez, ainsi, vous voyez...

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

Taisez-vous. Restez assise, n'interrompez pas... Et d'émettre les sons très haut et de toute la force de vos poumons associée à celle de vos cordes vocales. Comme ceci : regardez : « papillon », « eurêka », « Trafalgar », « papi, papa ». De cette façon, les sons remplis d'un air chaud plus léger que l'air environnant voltigeront, voltigeront sans plus risquer de tomber dans les oreilles des sourds qui sont les véritables gouffres, les tombeaux des sonorités. Si vous émettez plusieurs sons à une vitesse accélérée, ceux-ci s'agrippent les uns aux autres automatiquement, constituant ainsi des syllabes, des mots, à la rigueur des phrases, c'est-à-dire des groupements plus ou moins importants, des assemblages purement irrationnels de sons, dénués de tout sens, mais justement pour cela capables de se maintenir sans danger à une altitude élevée dans les airs. Seuls, tombent les mots chargés de signification, alourdis par leur sens, qui finissent toujours par succomber, s'écrouler...

L'ÉLÈVE

... dans les oreilles des sourds.

LE PROFESSEUR

C'est ça, mais n'interrompez pas... et dans la pire confusion... Ou par crever comme des ballons. Ainsi donc, mademoiselle... (*L'Élève a soudain l'air de souffrir.*) Qu'avez-vous donc ?

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents ¹, monsieur.

LE PROFESSEUR

Ça n'a pas d'importance. Nous n'allons pas nous arrêter pour si peu de chose. Continuons...

L'ÉLÈVE, *qui aura l'air de souffrir de plus en plus.*

Oui, monsieur.

LE PROFESSEUR

J'attire au passage votre attention sur les consonnes qui changent de nature en liaisons. Les *f* deviennent en ce cas des *v*, les *d* des *t*, les *g* des *k* et vice versa, comme dans les exemples que je vous signale : « trois heures, les enfants, le coq au vin, l'âge nouveau, voici la nuit ».

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons.

L'ÉLÈVE

Oui.

LE PROFESSEUR

Résumons : pour apprendre à prononcer, il faut des années et des années. Grâce à la science, nous pouvons y arriver en quelques minutes. Pour faire donc sortir les mots, les sons et tout ce que vous voudrez, sachez qu'il faut chasser impitoyablement l'air des poumons, ensuite le faire délicatement passer, en les effleurant, sur les cordes vocales qui, soudain, comme des harpes ou des feuillages sous le vent, frémissent, s'agitent, vibrent, vibrent, vibrent ou grasseyent, ou chuintent ou se froissent, ou sifflent, sifflent, mettant tout en mouvement : luette, langue, palais, dents...

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

... lèvres... Finalement les mots sortent par le nez, la bouche, les oreilles, les pores, entraînant avec eux tous les organes que nous avons nommés, déracinés, dans un envol puissant, majestueux, qui n'est autre que ce qu'on appelle, improprement, la voix, se modulant en chant ou se transformant en un terrible orage symphonique avec tout un cortège... des gerbes de fleurs des plus variées, d'artifices sonores : labiales, dentales, occlusives, palatales⁷ et autres, tantôt caressantes, tantôt amères ou violentes.

L'ÉLÈVE

Oui, monsieur, j'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons, continuons. Quant aux langues néo-espagnoles, elles sont des parentes si rapprochées les unes des autres, qu'on peut les considérer comme de véritables cousines germaines. Elles ont d'ailleurs la même mère : l'espagnole, avec un *e* muet. C'est pourquoi il est si difficile de les distinguer l'une de l'autre. C'est pourquoi il est si utile de bien prononcer, d'éviter les défauts de prononciation. La prononciation à elle seule vaut tout un langage. Une mauvaise prononciation peut vous jouer des tours. À ce propos, permettez-moi, entre parenthèses, de vous faire part d'un souvenir personnel. (*Légère détente, le Professeur se laisse un instant aller à ses souvenirs ;*

sa figure s'attendrit ; il se reprendra vite.) J'étais tout jeune, encore presque un enfant. Je faisais mon service militaire. J'avais, au régiment, un camarade, vicomte, qui avait un défaut de prononciation assez grave : il ne pouvait pas prononcer la lettre *f*. Au lieu de *f*, il disait *f*. Ainsi, au lieu de : « fontaine, je ne boirai pas de ton eau », il disait : « fontaine, je ne boirai pas de ton eau ». Il prononçait « fille » au lieu de « fille », « Firmin » au lieu de « Firmin », « fayot » au lieu de « fayot », « fichez-moi la paix » au lieu de « fichez-moi la paix », « fatras » au lieu de « fatras », « fifi, fon, fafa » au lieu de « fifi, fon, fafa » j « Philippe » au lieu de « Phi-lippe » ; « fictoire » au lieu de « fictoire » ; « février » au lieu de « février » ; « mars-avril » au lieu de « mars-avril », « Gérard de Nerval » et non pas, comme cela est correct, « Gérard de Nerval », « Mirabeau » au lieu de « Mirabeau »⁸, « etc. » au lieu de « etc. », et ainsi de suite « etc. » au lieu de « etc. », et ainsi de suite, etc. Seulement il avait la chance de pouvoir si bien cacher son défaut, grâce à des chapeaux, que l'on ne s'en apercevait pas².

L'ÉLÈVE

Oui. J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR, *changeant brusquement de ton, d'une voix dure.*

Continuons. Précisons d'abord les ressemblances pour mieux saisir, par la suite, ce qui distingue toutes ces langues entre elles. Les différences ne sont guère saisissables aux personnes non averties. Ainsi, tous les mots de toutes ces langues...

L'ÉLÈVE

Ah oui ?... J'ai mal aux dents¹.

LE PROFESSEUR

Continuons... sont toujours les mêmes, ainsi que toutes les désinences, tous les préfixes, tous les suffixes, toutes les racines...

L'ÉLÈVE

Les racines des mots sont-elles carrées ?

LE PROFESSEUR

Carrées ou cubiques. C'est selon.

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons. Ainsi, pour vous donner un exemple qui n'est guère qu'une illustration, prenez le mot front...

L'ÉLÈVE

Avec quoi le prendre ?

LE PROFESSEUR

Avec ce que vous voudrez, pourvu que vous le preniez, mais surtout n'interrompez pas.

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons... J'ai dit : « Continuons. » Prenez donc le mot français front. L'avez-vous pris ?

L'ÉLÈVE

Oui, oui, ça y est. Mes dents, mes dents...

LE PROFESSEUR

Le mot front est racine dans frontispice. Il l'est aussi dans effronté. « Ispice » est suffixe, et « ef » préfixe. On les appelle ainsi parce qu'ils ne changent pas. Ils ne veulent pas.

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons. Vite. Ces préfixes sont d'origine espagnole, j'espère que vous vous en êtes aperçue, n'est-ce pas ?

L'ÉLÈVE Ah ! ce que j'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons. Vous avez également pu remarquer *qu'ils* n'avaient pas changé en français. Eh bien, mademoiselle, rien non plus ne réussit à les faire changer, ni en latin, ni en italien, ni en portugais, ni en sardanapale ou en sardanapali, ni en roumain, ni en néo-espagnol, ni en espagnol, ni même en oriental : front, frontispice, effronté, toujours le même mot, invariablement avec même racine, même suffixe, même préfixe, dans toutes les langues énumérées. Et c'est toujours pareil pour tous les mots.

L'ÉLÈVE

Dans toutes les langues, ces mots veulent dire la même chose ? J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Absolument. Comment en serait-il autrement ? De toute façon, vous avez toujours la même signification, la même composition, la même structure sonore non seulement pour ce mot, mais pour tous les mots concevables, dans toutes les langues. Car une même notion s'exprime par un seul et même mot ¹, et ses synonymes, dans tous les pays. Laissez donc vos dents.

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents. Oui, oui et oui.

LE PROFESSEUR

Bien, continuons. Je vous dis continuons... Comment dites-vous, par exemple, en français : « les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père *qui* était asiatique ² » ?

L'ÉLÈVE

J'ai mal, mal, mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Continuons, continuons, dites quand même !

L'ÉLÈVE

En français ?

LE PROFESSEUR

En français.

L'ÉLÈVE

Euh... que je dise en français : « les roses de ma grand-mère sont... » ?

LE PROFESSEUR

« Aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique... »

L'ÉLÈVE

Eh bien, on dira, en français, je crois : « les roses... de ma... » comment dit-on « grand-mère », en français ?

LE PROFESSEUR

En français ? « Grand-mère ».

L'ÉLÈVE

« Les roses de ma grand-mère sont aussi... jaunes », en français, ça se dit « jaunes » ?

LE PROFESSEUR

Oui, évidemment !

L'ÉLÈVE

« Sont aussi jaunes que mon grand-père quand il se mettait en colère. »

LE PROFESSEUR

Non... « qui était a... »

L'ÉLÈVE

« ... siatique » ... J'ai mal aux dents.

! À présent, traduisez la même phrase en espagnol, puis en néo-espagnol...

LE PROFESSEUR

C'est cela.

L'ÉLÈVE

J'ai mal...

LE PROFESSEUR

Aux dents... tant pis... Continuons

L'ÉLÈVE

En espagnol... ce sera : « les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique ».

LE PROFESSEUR

Non. C'est faux.

L'ÉLÈVE

Et en néo-espagnol : « les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique ».

LE PROFESSEUR

C'est faux. C'est faux. C'est faux. Vous avez fait l'inverse, vous avez pris l'espagnol pour du néo-espagnol, et le néo-espagnol pour de l'espagnol... Ah... non... c'est le contraire...

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents. Vous vous embrouillez.

LE PROFESSEUR

C'est vous qui m'embrouillez. Soyez attentive et prenez note. Je vous dirai la phrase en espagnol, puis en néo-espagnol et, enfin, en latin. Vous répéterez après moi. Attention, car les ressemblances sont grandes. Ce sont des ressemblances identiques. Écoutez, suivez bien...

L'ÉLÈVE

J'ai mal...

LE PROFESSEUR

... aux dents.

L'ÉLÈVE Continuons... Ah !...

LE PROFESSEUR

... en espagnol : « les roses de ma grand-mère sont

aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique » ; en latin : « les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique ». Saisissez-vous les différences ? Traduisez cela en... roumain.

L'ÉLÈVE

« Les... » comment dit-on « roses », en roumain ?

LE PROFESSEUR

Mais « roses », voyons.

L'ÉLÈVE

Ce n'est pas « roses » ? Ah, que j'ai mal aux dents...

LE PROFESSEUR

Mais non, mais non, puisque « roses » est la traduction en oriental du mot français « roses », en espagnol « roses », vous saisissez ? En sardanapali « roses » ...

L'ÉLÈVE

Excusez-moi, monsieur, mais... Oh, ce que j'ai mal aux dents... je ne saisis pas la différence.

LE PROFESSEUR

C'est pourtant bien simple ! Bien simple ! À condition d'avoir une certaine expérience, une expérience technique et une pratique de ces langues diverses, si diverses malgré qu'elles ne présentent que des caractères tout à fait identiques. Je vais tâcher de vous donner une clé...

L'ÉLÈVE

Mal aux dents...

LE PROFESSEUR

Ce qui différencie ces langues, ce ne sont ni les mots, qui sont les mêmes absolument, ni la structure de la phrase qui est partout pareille, ni l'intonation, qui ne présente pas de différences, ni le rythme du langage... ce qui les différencie... M'écoutez-vous ?

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

M'écoutez-vous, mademoiselle ? Aah ! nous allons nous fâcher.

L'ÉLÈVE

Vous m'embêtez, monsieur ! J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Nom d'un caniche à barbe ! Écoutez-moi !

L'ÉLÈVE

Eh bien... oui... oui... allez-y...

LE PROFESSEUR

Ce qui les différencie les unes des autres, d'une part, et de l'espagnole, avec un *e* muet, leur mère, d'autre part... c'est...

L'ÉLÈVE, *grimaçante*.

C'est quoi ?

LE PROFESSEUR

C'est une chose ineffable. Un ineffable que l'on n'arrive à percevoir qu'au bout de très longtemps, avec beaucoup de peine et après une très longue expérience...

L'ÉLÈVE

Ah ?

LE PROFESSEUR

Oui, mademoiselle. On ne peut vous donner aucune règle. Il faut avoir du flair, et puis c'est tout. Mais pour en avoir, il faut étudier, étudier et encore étudier.

L'ÉLÈVE

Mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Il y a tout de même quelques cas précis où les mots, d'une langue à l'autre, sont différents... mais on ne peut baser notre savoir là-dessus car ces cas sont, pour ainsi dire, exceptionnels.

L'ÉLÈVE

Ah, oui ?... Oh, monsieur, j'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

N'interrompez pas ! Ne me mettez pas en colère ! Je ne répondrais plus de moi. Je disais donc... Ah, oui, les cas exceptionnels, dits de distinction facile... ou de distinction aisée... ou commode... si vous aimez mieux... je répète : si vous aimez, car je constate que vous ne m'écoutez plus...

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Je dis donc : dans certaines expressions, d'usage courant, certains mots diffèrent totalement d'une langue à l'autre, si bien que la langue employée est, en ce cas, sensiblement plus facile à identifier. Je vous donne un exemple : l'expression néo-espagnole célèbre à Madrid : « ma patrie est la Néo-Espagne », devient en italien : « ma patrie est...

L'ÉLÈVE

La Néo-Espagne. »

LE PROFESSEUR

Non ! « Ma patrie est l'Italie. » Dites-moi alors, par simple déduction, comment dites-vous « Italie », en français ?

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents !

LE PROFESSEUR

C'est pourtant bien simple : pour le mot « Italie », en français nous avons le mot « France » qui en est la traduction exacte. « Ma patrie est la France. » Et « France » en oriental : « Orient » ! « Ma patrie est l'Orient. » Et « Orient » en portugais : « Portugal » ! L'expression orientale : « ma patrie est l'Orient » se traduit donc de cette façon en portugais : « ma patrie est le Portugal » ! Et ainsi de suite...

L'ÉLÈVE

Ça va ! Ça va ! J'ai mal...

LE PROFESSEUR

Aux dents ! Dents ! Dents !... Je vais vous les arracher, moi ! Encore un autre exemple. Le mot « capitale », « la capitale » revêt, suivant la langue que l'on parle, un sens différent. C'est-à-dire que, si un Espagnol dit : « J'habite la capitale », le mot « capitale » ne voudra pas dire du tout la même chose que ce qu'entend un Portugais lorsqu'il lui dit aussi : « j'ha-

bite dans la capitale ». A plus forte raison, un Français, un néo-Espagnol, un Roumain, un Latin, un Sardanapali... Dès que vous entendez dire, mademoiselle, mademoiselle, je dis ça pour vous ! Merde alors ! Dès que vous entendez l'expression : « j'habite la capitale », vous saurez immédiatement et facilement si c'est de l'espagnol ou de l'espagnol, du néo-espagnol, du français, de l'oriental, du roumain, du latin, car il suffit de deviner quelle est la métropole à laquelle pense celui qui prononce la phrase... au moment même où il la prononce... mais ce sont à peu près les seuls exemples précis que je puisse vous donner...

L'ÉLÈVE

Oh, là, mes dents...

LE PROFESSEUR Silence ! Ou je vous fracasse le crâne !

L'ÉLÈVE

Essayez donc ! Crâneur !

Le professeur lui prend le poignet, le tord.

L'ÉLÈVE

Aïe !

LE PROFESSEUR

Tenez-vous donc tranquille ! Pas un mot !

L'ÉLÈVE, *pleurnichant.*

Mal aux dents...

LE PROFESSEUR

La chose la plus... comment dirais-je ? la plus paradoxale... oui... c'est le mot... la chose la plus paradoxale, c'est qu'un tas de gens qui manquent complètement d'instruction parlent ces différentes langues... vous entendez ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

L'ÉLÈVE

... parlent ces différentes langues ! Qu'est-ce que j'ai dit !

LE PROFESSEUR

Vous avez eu de la chance !... Des gens du peuple parlent l'espagnol, farci de mots néo-espagnols qu'ils ne décèlent pas, tout en croyant parler le latin... ou bien ils parlent le latin, farci de mots orientaux, tout en croyant parler le roumain... ou l'espagnol, farci de néoespagnol, tout en croyant parler le sardanapali, ou l'espagnol... Vous me comprenez ?

L'ÉLÈVE

Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! Que voulez-vous de plus... ?

LE PROFESSEUR

Pas d'insolence, mignonne, ou gare à toi... (*En colère.*) Le comble, mademoiselle, c'est que certains, par exemple, en un latin, qu'ils supposent espagnol, disent : « Je souffre de mes deux foies à la fois », en s'adressant à un Français, qui ne sait pas un mot d'espagnol ; pourtant celui-ci le comprend aussi bien que si c'était sa propre langue. D'ailleurs, il croit que c'est sa propre langue. Et le Français répondra, en français : « Moi aussi, monsieur, je souffre de mes

foies », et se fera parfaitement comprendre par l'Espagnol, qui aura la certitude que c'est en pur espagnol qu'on lui a répondu, et qu'on parle espagnol... quand, en réalité, ce n'est ni de l'espagnol ni du français, mais du latin à la néo-espagnole... Tenez-vous donc tranquille, mademoiselle, ne remuez plus les jambes, ne tapez plus des pieds...

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR

Comment se fait-il que, parlant sans savoir quelle langue ils parlent, ou même croyant en parler chacun une autre, les gens du peuple s'entendent quand même entre eux ?

L'ÉLÈVE

Je me le demande.

LE PROFESSEUR

C'est simplement une des curiosités inexplicables de l'empirisme grossier du peuple — ne pas confondre avec l'expérience ! — un paradoxe, un non-sens, une des bizarreries de la nature humaine, c'est l'instinct, tout simplement, pour tout dire en un mot — c'est lui qui joue, ici.

L'ÉLÈVE

Ha ! Ha !

LE PROFESSEUR

Au lieu de regarder voler les mouches tandis que je me donne tout ce mal... vous feriez mieux de tâcher d'être plus attentive... ce n'est pas moi qui me présente au concours du doctorat partiel... je l'ai passé, moi, il y a longtemps... y compris mon doctorat total... et mon diplôme supra-total... Vous ne comprenez donc pas que je veux votre bien ?

L'ÉLÈVE

Mal aux dents !

LE PROFESSEUR

Mal élevée... Mais ça n'ira pas comme ça, pas comme ça, pas comme ça, pas comme ça...

L'ÉLÈVE

Je... vous... écoutez...

LE PROFESSEUR

Ah ! Pour apprendre à distinguer toutes ces différentes langues, je vous ai dit qu'il n'y a rien de mieux que la pratique... Procédons par ordre. Je vais essayer de vous apprendre toutes les traductions du mot « couteau ».

L'ÉLÈVE

C'est comme vous voulez... Après tout...

LE PROFESSEUR, *il appelle la Bonne.*

Marie ! Marie ! Elle ne vient pas... Marie ! Marie !...

Voyons, Marie. (*Il ouvre la porte, à droite.*)

Marie !...

Il sort.

L'élève reste seule quelques instants, le regard dans le vide, l'air abruti.

LE PROFESSEUR, *voix criarde, dehors.*
Marie ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ne venez-vous pas ! Quand je vous demande de venir, il faut venir ! (*Il rentre, suivi de Marie.*) C'est moi qui commande, vous m'entendez. (*Il montre l'Élève.*) Elle ne comprend rien, celle-là. Elle ne comprend pas !

LA BONNE

Ne vous mettez pas dans cet état, monsieur, gare à la fin ! Ça vous mènera loin, ça vous mènera loin tout ça.

LE PROFESSEUR

Je saurai m'arrêter à temps.

LA BONNE

On le dit toujours. Je voudrais bien voir ça.

L'ÉLÈVE

J'ai mal aux dents.

LA BONNE

Vous voyez, ça commence, c'est le symptôme !

LE PROFESSEUR

Quel symptôme ? Expliquez-vous ! Que voulez-vous dire ?

L'ÉLÈVE, *d'une voix molle.*

Oui, que voulez-vous dire ? J'ai mal aux dents.

LA BONNE

Le symptôme final ! Le grand symptôme !

LE PROFESSEUR

Sottises ! Sottises ! Sottises ! (*La Bonne veut s'en aller.*) Ne partez pas comme ça ! Je vous appellais pour aller me chercher les couteaux espagnols, néo-espagnol, portugais, français, oriental, roumain, sardanapali, latin et espagnol.

LA BONNE, *sévère.*

Ne comptez pas sur moi.

Elle s'en va.

LE PROFESSEUR, *geste, il veut protester, se retient, un peu désesparé. Soudain, il se rappelle. Ah ! (Il va vite vers le tiroir, y découvre un grand couteau invisible, ou réel, selon le goût du metteur en scène, le saisit, le brandit, tout joyeux.)* En voilà un, mademoiselle, voilà un couteau. C'est dommage qu'il n'y ait que celui-là ; mais nous allons tâcher de nous en servir pour toutes les langues ! Il suffira que vous prononciez le mot « couteau » dans toutes les langues, en regardant l'objet, de très près, fixement, et vous imaginant qu'il est de la langue que vous dites.

L'ÉLÈVE J'ai mal aux dents.

LE PROFESSEUR, *chantant presque, mélodée.*

Alors : dites, « cou », comme « cou », « teau », comme « teau » ... Et regardez, regardez, fixez bien...

L'ÉLÈVE

C'est du quoi, ça ? Du français, de l'italien, de l'espagnol ?

LE PROFESSEUR

Ça n'a plus d'importance... Ça ne vous regarde pas. Dites : « cou ».

L'ÉLÈVE

« Cou. »

LE PROFESSEUR « ... teau » ... Regardez.

Il brandit le couteau sous les yeux de l'Élève.

L'ÉLÈVE

« teau »...

LE PROFESSEUR

Encore... Regardez.

L'ÉLÈVE

Ah, non ! Zut alors ! J'en ai assez ! Et puis j'ai mal aux dents, j'ai mal aux pieds, j'ai mal à la tête...

LE PROFESSEUR, *saccadé.*

« Couteau » ... Regardez... « couteau » ... Regardez...

« couteau » ... Regardez...

L'ÉLÈVE

Vous me faites mal aux oreilles, aussi. Vous avez une voix ! Oh, qu'elle est stridente !

LE PROFESSEUR

Dites : « couteau... cou... teau... »

L'ÉLÈVE

Non ! J'ai mal aux oreilles, j'ai mal partout...

LE PROFESSEUR

Je vais te les arracher, moi, tes oreilles, comme ça elles ne te feront plus mal, ma mignonne !

L'ÉLÈVE

Ah... c'est vous qui me faites mal...

LE PROFESSEUR

Regardez, allons, vite, répétez : « cou » ...

L'ÉLÈVE

Ah, si vous y tenez... « cou... couteau » ... (*Un instant lucide, ironique.*) C'est du néo-espagnol...

LE PROFESSEUR

Si l'on veut, oui, du néo-espagnol, mais dépêchez-vous... nous n'avons pas le temps... Et puis, qu'est-ce que c'est que cette question inutile ? Qu'est-ce que vous vous permettez ?

L'ÉLÈVE, *doit être de plus en plus fatiguée, pleurante, désespérée, à la fois extasiée et exaspérée.*

Ah !

LE PROFESSEUR

Répétez, regardez. (*Il fait comme le coucou.*) « Couteau... couteau... couteau... couteau... »

L'ÉLÈVE

Ah, j'ai mal... ma tête... (*Elle effleure de la main, comme pour une caresse, les parties du corps qu'elle nomme.*) ... mes yeux...

LE PROFESSEUR, *comme le coucou.* « Couteau... couteau... »

Ils sont tous les deux debout ; lui, brandissant toujours son couteau invisible, presque hors de lui, tourne autour d'elle, en une sorte de danse du scalp, mais il ne faut rien exagérer et les pas de danse du Professeur doivent être à peine esquissés ; l'Élève, debout, face au public, se dirige, à reculons, en

direction de la fenêtre, malade, langoureuse, envoûtée...

LE PROFESSEUR

Répétez, répétez : « couteau... couteau... couteau... »

L'ÉLÈVE

J'ai mal... ma gorge, « cou... » ah... mes épaules... mes seins... « couteau... »

LE PROFESSEUR

« Couteau... couteau... couteau... »

L'ÉLÈVE

Mes hanches... « couteau... » mes cuisses... « cou... »

LE PROFESSEUR Prononcez bien... « couteau... couteau... »

L'ÉLÈVE

« Couteau... » ma gorge...

LE PROFESSEUR

« Couteau... couteau... »

L'ÉLÈVE

« Couteau... » mes épaules... mes bras, mes seins, mes hanches... « couteau... couteau... »

LE PROFESSEUR

C'est ça... Vous prononcez bien, maintenant...

L'ÉLÈVE

« Couteau... » mes seins... mon ventre...

LE PROFESSEUR, *changement de voix*. Attention... ne cassez pas mes carreaux... le couteau tue...

L'ÉLÈVE, *d'une voix faible*.

Oui, oui... le couteau tue ?

LE PROFESSEUR *tue l'Élève d'un grand coup de couteau bien spectaculaire*.

Aaah ! tiens !

Elle crie aussi : « Aaah ! » puis tombe, s'affale en une attitude impudique sur une chaise qui, comme par hasard, se trouvait près de la fenêtre; ils crient : « Aaah ! » en même temps, le meurtrier et la victime; après le premier coup de couteau, l'Élève est affalée sur la chaise; les jambes, très écartées, pendent des deux côtés de la chaise; le Professeur se tient debout, en face d'elle, le dos au public; après le premier coup de couteau, il frappe l'Élève morte d'un second coup de couteau, de bas en haut, à la suite duquel le Professeur a un soubresaut bien visible, de tout son corps.

LE PROFESSEUR, *essoufflé, bredouille*.

Salope... C'est bien fait... Ça me fait du bien... Ah ! Ah ! je suis fatigué... j'ai de la peine à respirer... Aah ! *Il respire docilement ; il tombe ; heureusement une chaise est là ; il s'éponge le front, bredouille des mots incompréhensibles ; sa respiration se normalise... Il se relève, regarde son couteau à la main, regarde la jeune fille, puis comme s'il se réveillait :*

LE PROFESSEUR, *pris de panique*.

Qu'est-ce que j'ai fait ! Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant ! Qu'est-ce qui va se passer ! Ah ! là ! là !

Malheur ! mademoiselle, mademoiselle, levez-vous ! *(Il s'agite, tenant toujours à la main le couteau invisible dont il ne sait que faire.)* Voyons, mademoiselle, la leçon est terminée... Vous pouvez partir... vous paierez une autre fois... Ah ! elle est morte... mo-orte... C'est avec mon couteau... Elle est mo-orte... C'est terrible. *(Il appelle la Bonne.)* Marie ! Marie ! Ma chère Marie, venez donc ! Ah ! Ah ! *(La porte à droite s'entrouvre. Marie apparaît.)* Non... ne venez pas... Je me suis trompé... Je n'ai pas besoin de vous, Marie... je n'ai plus besoin de vous... vous m'entendez ?...

Marie s'approche, sévère, sans mot dire, voit le cadavre.

LE PROFESSEUR, *d'une voix de moins en moins assurée*. Je n'ai pas besoin de vous, Marie...

LA BONNE, *sarcastique*.

Alors, vous êtes content de votre élève, elle a bien profité de votre leçon ?

LE PROFESSEUR, *il cache son couteau derrière son dos*.

Oui, la leçon est finie... mais... elle... elle est encore là... elle ne veut pas partir...

LA BONNE, *très dure*.

En effet !...

LE PROFESSEUR, *tremblotant*.

Ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi... Marie... Non...

Je vous assure... ce n'est pas moi, ma petite Marie...

LA BONNE

Mais qui donc ? Qui donc alors ? Moi ?

LE PROFESSEUR

Je ne sais pas... peut-être...

LA BONNE

Ou le chat ?

LE PROFESSEUR

C'est possible... Je ne sais pas...

LA BONNE

Et c'est la quarantième fois, aujourd'hui L. Et tous les jours c'est la même chose ! Tous les jours ! Vous n'avez pas honte, à votre âge... mais vous allez vous rendre malade ! Il ne vous restera plus d'élèves. Ça sera bien fait.

LE PROFESSEUR, *irrité*.

Ce n'est pas ma faute ! Elle ne voulait pas apprendre !

Elle était désobéissante. C'était une mauvaise élève !

Elle ne voulait pas apprendre !

LA BONNE

Menteur !...

LE PROFESSEUR, *s'approche sournoisement de la Bonne, le couteau derrière son dos*.

Ça ne vous regarde pas ! *(Il essaie de lui donner un formidable coup de couteau ; la Bonne lui saisit le poignet au vol, le lui tord ; le Professeur laisse tomber par terre son arme.)* ... Pardon !

LA BONNE *gifle, par deux fois, avec bruit et force*,

le Professeur qui tombe sur le plancher, sur son derrière ; il pleurniche.

Petit assassin ! Salaud ! Petit dégoûtant ! Vous vouliez me faire ça à moi ? Je ne suis pas une de vos élèves, moi ! (*Elle le relève par le collet, ramasse la calotte qu'elle lui met sur la tête ; il a peur d'être encore giflé et se protège du coude comme les enfants.*) Mettez ce couteau à sa place, allez ! (*Le Professeur va le mettre dans le tiroir du buffet, revient.*) Et je vous avais bien averti, pourtant, tout à l'heure encore : l'arithmétique mène à la philologie, et la philologie mène au crime...

LE PROFESSEUR

Vous aviez dit : « au pire » !

LA BONNE

C'est pareil.

LE PROFESSEUR

J'avais mal compris. Je croyais que « Pire » c'est une ville et que vous vouliez dire que la philologie menait à la ville de Pire...

LA BONNE

Menteur ! Vieux renard ! Un savant comme vous ne se méprend pas sur le sens des mots. Faut pas me la faire.

LE PROFESSEUR *sanglote*. Je n'ai pas fait exprès de la tuer !

LA BONNE

Au moins, vous le regrettez ?

LE PROFESSEUR Oh, oui, Marie, je vous le jure !

LA BONNE

Vous me faites pitié, tenez ! Ah ! vous êtes un brave garçon quand même ! On va tâcher d'arranger ça. Mais ne recommencez pas... Ça peut vous donner une maladie de cœur...

LE PROFESSEUR

Oui, Marie ! Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? LA BONNE

On va l'enterrer... en même temps que les trente-neuf autres... ça va faire quarante cercueils ¹... On va appeler les pompes funèbres et mon amoureux, le curé Auguste... On va commander des couronnes...

LE PROFESSEUR

Oui, Marie, merci bien.

LA BONNE

Au fait. Ce n'est même pas la peine d'appeler Auguste, puisque vous-même vous êtes un peu curé à vos heures, si on en croit la rumeur publique.

LE PROFESSEUR

Pas trop chères, tout de même, les couronnes. Elle n'a pas payé sa leçon.

LA BONNE

Ne vous inquiétez pas... Couvrez-la au moins avec son tablier, elle est indécente. Et puis on va l'emporter...

LE PROFESSEUR

Oui, Marie, oui. (*Il la couvre.*) On risque de se faire pincer... avec quarante cercueils... Vous vous imaginez... Les gens seront étonnés. Si on nous demande ce qu'il y a dedans ?

LA BONNE

Ne vous faites donc pas tant de soucis. On dira qu'ils sont vides. D'ailleurs, les gens ne demanderont rien, ils sont habitués¹.

LE PROFESSEUR Quand même.

LA BONNE, *elle sort un brassard portant un insigne, peut-être la svastika nazie*².

Tenez, si vous avez peur, mettez ceci, vous n'aurez plus rien à craindre. (*Elle lui attache le brassard autour du bras*) ... C'est politique.

LE PROFESSEUR

Merci, ma petite Marie ; comme ça, je suis tranquille... Vous êtes une bonne fille, Marie... bien dévouée...

LA BONNE

Ça va. Allez-y, monsieur. Ça y est ?

LE PROFESSEUR

Oui, ma petite Marie. (*La Bonne et le Professeur, prennent le corps de la jeune fille, l'une par les épaules, l'autre par les jambes, et se dirigent vers la porte de droite.*) Attention. Ne lui faites pas de mal. *Ils sortent.*

Scène vide, pendant quelques instants. On entend sonner à la porte de gauche.

VOIX DE LA BONNE

Tout de suite, j'arrive !

Elle apparaît tout comme au début, va vers la porte. Deuxième coup de sonnette.

LA BONNE, *à part*.

Elle est bien pressée, celle-là ! (*Fort.*) Patience ! (*Elle va vers la porte de gauche, l'ouvre.*) Bonjour, mademoiselle ! Vous êtes la nouvelle élève ? Vous êtes venue pour la leçon ? Le Professeur vous attend. Je vais lui annoncer votre arrivée. Il descend tout de suite ! Entrez donc, entrez, Mademoiselle³ !

Juin 1950.

RIDEAU

¹ * À Paris, à la représentation, on a supprimé les deux répliques qui suivent, ainsi que le brassard, pour ne pas ralentir le rythme. (Note de l'auteur.)

² C'est la croix gammée.

³ À la représentation de *La Leçon*, avant le lever du rideau, on entend quelques coups de marteau succédant aux trois coups annonçant le commencement du spectacle et qui continuent quelques secondes pendant que le plateau est vide. Puis, lorsque, dans la première scène, la Bonne se précipite pour ouvrir à l'Elève, elle ramasse vite, sans s'interrompre dans son élan, un cahier, un cartable qui se trouvent sur la table, et les jette dans un coin où d'autres cahiers, etc., sont entassés. Enfin, à la toute dernière scène, en allant ouvrir la porte à la nouvelle élève que l'on entend sonner, la Bonne prend et jette,

dans le même coin, le cahier, le cartable de l'Elève qui vient d'être assassinée ; lorsque le rideau tombe, quelques coups de marteau peuvent encore se faire entendre. (Note de l'auteur.)